Etudes gujarati : Société, langue et culture

« Club Gujarat »

Résumé des communications faites le lundi 14 mars 2005 par Moïz Rasiwala.

Éléments biographiques personnels

• Naissance en 1937 à Bombay dans une famille de Dawoodi Bohras. Plus aucun lien avec les autorités religieuses depuis longtemps.

• Équivalent du baccalauréat à 19 ans dans une école anglophone dès la maternelle. Le hindi introduit quelques années après l'indépendance. Connaissance du gujarâtî limitée au vocabulaire de la vie familiale. En revanche, bonne connaissance de l'anglais et de la littérature et de l'histoire de l'Angleterre. L'anglais quasi langue maternelle, parlé aussi à la maison sauf avec les parents qui ne parlent que le gujarâtî.

• Licence en physique à Bombay en 1958. Départ la même année pour Heidelberg en Allemagne pour une maîtrise en physique avec poste d'assistant en travaux pratiques en cycle licence. Langue allemande apprise rapidement parce que langue d'enseignement et par le biais de la littérature, mais choc culturel de réaliser ma très faible connaissance de l'Inde, de son histoire et, surtout de sa littérature. Premiers essais d'y remédier par la lecture.

• Attaché de recherche au CNRS à l'*Institut d'Astrophysique de Paris* de 1963 à 1970. Apprentissage de la langue et de la littérature françaises en même temps que de la culture indienne. Thèse de Docteur ès Sciences Physiques en 1969 (arrêt quasi total de toute activité de recherche pendant plusieurs mois après mai 1968). Apprentissage de l'italien par plusieurs séjours linguistiques d'été à Florence et à Rome.

• Démission du CNRS en 1970 pour travailler à l'*Université de Constantine* en Algérie (première université de l'Algérie indépendante) de 1970 à 1973. Mise en place d'une licence en physique. La charge du travail empêche l'apprentissage de l'arabe. Mariage en 1973 avec une infirmière française en coopération à Constantine. Droit à la nationalité française.

• De 1973 à 1985, changement total de l'orientation. Après une année comme chercheur en astrophysique au *Tata Institute of Fundamental Research* à Bombay, travail en milieu associatif dans le Madhya Pradesh. Avec l'appui des chercheurs à Bombay et à Delhi, remodelage radical de l'enseignement des sciences dans des écoles rurales publiques (niveau collège en France) avec l'autorisation du gouvernement de l'état. Pédagogie active (Montessori, Freinet, Piaget) avec invention des « kits » d'expérimentation à bas coût. Programme s'étend rapidement dans plusieurs districts du Madhya Pradesh avec l'appui du *Department of Science and Technology* et du *National Council of Educational Research and Training* à Delhi. Quelques centaines de collèges couverts. Formation des instituteurs durant les vacances de l'été. Difficultés politiques surgissent avec l'extension de la méthodologie expérimentale (études de documents) en sciences humaines et sociales, surtout en ce qui concerne l'histoire sans biais « communautariste ». Édition d'un magazine scientifique pour enfants conduit à un approfondissement de la connaissance du hindi. Direction du centre de l'association à Ujjain proche du Gujarât permet des visites fréquentes dans cet état. Première connaissance d'auteurs gujarâtîs.

• Établissement définitif en France en 1985 pour la raison de la poursuite des études des enfants arrivés en fin de l'école primaire. Obtention d'un poste comme permanent

administratif au Conseil Régional de Midi-Pyrénées. Mise à la disposition du *Conseil Économique et Social Régional* (CESR) comme chargé de mission auprès de la *Commission Recherche et transfert de technologie*. 17 ans d'activité à ce poste jusqu'à la retraite en 2002. Connaissance intime de la vie économique et sociale en France confirme mon biculturalisme franco-indien et fait croître une mission de « passeur de cultures ».

- Pendant l'un des voyages en Inde durant la période d'activité au CESR, rencontre avec M. Jayant Meghani, l'un des fils de Jhaverchand Meghani.
- Projet germe de traduire en français « **Vevishal** » (« **Fiançailles** ») et « **Sorath, tara vehta pani** » (« **Sorath, voici ton histoire telle le cours d'un fleuve** »). Mise en exécution de la première traduction vers la fin de l'année 2002, après la retraite. « Fiançailles » publié aux Éditions de l'Aube en 2004. Ma toute première traduction date cependant de 1999 (« Textes mystiques hindous », Éditions du Signe). Essentiellement à partir d'une anthologie en anglais, ce petit livre contient toutefois quatre poèmes de Kalapi (1874 – 2000), traduits du gujarâtî. Traduction de « Sorath … » en cours de réalisation.

Biographie de Jhaverchand Meghani et sa place dans la littérature du Gujarât
(Repris légèrement raccourci de « Fiançailles »)

Jhaverchand est né le 17 août 1896 à Chotila, petite ville à une quarantaine de kilomètres au nord-est de Rajkot, capitale du Kathiawad ou du Sorath, nom plus ancien du pays. La famille de la caste des Banias est originaire d'une autre petite ville du Kathiawad, Bagasra, à l'est des monts Guirnar. Bagasra abrite encore aujourd'hui une quinzaine de familles du clan Meghani. Son père est inspecteur dans la police du Kathiawad et, à ce titre, régulièrement transféré d'un endroit à l'autre. De tempérament sanguin, endurci par son travail, il n'a pas besoin de recommandations pour gravir les échelons de la hiérarchie. Les postes éloignés, où règne le banditisme et la terreur et où d'autres officiers craignent d'aller, lui sont couramment attribués.

L'enseignement primaire de Jhaverchand se déroule d'abord à Rajkot, puis, au gré des déplacements de son père, dans plusieurs petites bourgades. En 1916, il obtient une licence en anglais et en sanscrit. Là où la mode est de mettre une veste et un pantalon à l'occidentale, Jhaverchand s'habille d'une redingote blanche sur un long pagne, turban en tête. Il est timide et parle peu, mais, dans les fêtes aux temples jaïns ou hindous, il chante d'une voix mélodieuse et révèle sa fine connaissance de la poésie gujarâtî. Il met en musique Kalapi sur un mode doloriste qui lui vaut le surnom de « Vilapi » (Vilap = lamentation). Il prépare sa maîtrise à Bhavnagar, enseignant à mi-temps dans un lycée. Il joue dans des pièces de théâtre avec beaucoup de succès. Suivant les préceptes de Gandhi, également du Kathiawad, il moud le blé pour ses chappattis et prépare lui-même ses deux repas journaliers, sans la moindre tasse de thé entre les deux. Il se baigne en toute saison à l'eau froide.

En 1917, il abandonne ses études et rejoint une compagnie d'aluminium à Calcutta. Il en devient vite directeur, mais reste proche des ouvriers qui l'appellent affectueusement le « patron au turban ». Il apprend le bengali et découvre avec ravissement la poésie et les chants de Tagore ainsi que le théâtre bengali. En 1919, il accompagne le patron de l'usine en Angleterre. Au retour, il passe encore deux ans à Calcutta. Mais, imprégné de la littérature anglaise, bengali et, bien sûr, de son propre pays, le Sorath, il arrête son activité professionnelle et rentre à Bagasra en 1921.

1922 est une année qui marque sa vie. Le prince Vajsurwala, qui règne sur un des nombreux états princiers du Kathiawad, grand ami des lettres, lance un appel passionné en faveur de la littérature populaire du pays. Par l'intermédiaire d'amis, il entre en contact avec Meghani. Cette même année, à l'âge de 26 ans, Jhaverchand épouse Damyanti, une jeune fille de bonne famille à Bombay qui parle couramment l'anglais. Le mariage est arrangé par le prince Vajsurwala.

Toujours en 1922, un nouveau journal en gujarâtî, « Saurashtra » (« Cent royaumes », autre nom encore de Kathiawad) est lancé. Meghani y envoie plusieurs écrits qui sont tous publiés. Reconnaissant son talent, l'éditeur l'invite à rejoindre l'équipe rédactionnelle, ce qu'il fait dans l'année même. Il publie alors les récits de Tagore qu'il a traduit en gujarâtî à Bagasra ainsi que divers récits populaires du Sorath qu'il a mis en forme. Ces derniers sont publiés sous le titre : « **La coulée de sève de Saurashtra** ».

Il continue avec application sa recherche en littérature populaire et publie des collections d'histoires de hors-la-loi, de saints, de poètes du peuple. Il a une prédilection particulière pour le chant qu'il fait chanter par des paysans ou de vieilles femmes. En 1930, il publie une collection de chants révolutionnaires destinés aux jeunes, collection aussitôt confisquée et interdite par le gouvernement. Durant la même année, solidaire de la fameuse marche du sel initiée par Gandhi pour lancer sa campagne de désobéissance civile, il est condamné à deux ans de prison et libéré sept mois plus tard. Il remercie le policier qui l'arrête.

En 1931, Gandhi débat sur sa participation ou non à la table ronde organisée au Parlement à Londres. Quand il accepte, Meghani lui envoie un poème intitulé : « **Avalez, Bapuji, avalez jusqu'à la lie cette dernière coupe amère** » (« Bapuji » est le nom affectueux pour Gandhi). Gandhiji trouve que ce poème reflète parfaitement son état d'âme et désigne Meghani « Poète national ». Lui qui n'a jamais vécu avec Gandhiji, le décrit pourtant comme s'il le connaissait de l'intérieur.

Le journal "Saurashtra" cesse de paraître en 1932. Mais l'écrivain continue, bientôt à Bombay où il se rend après le décès tragique de sa première femme. En 1934, il épouse en secondes noces une veuve népalaise Chitradevi. C'est un acte courageux dans l'hindouisme qui interdit le remariage des veuves. En 1936, il devient éditeur du magazine « **Phoolchhab** » ou « **Panier de fleurs** ». Il connaît alors une période fructueuse de création romanesque. En 1946, un de ses livres est déclaré meilleur livre de l'année.

En 1947, il commence un nouveau recueil de chants dévotionnels du Sorath. Avec l'aide d'un ami américain, il envisage d'enregistrer sur disque une partie de son grand répertoire de chants populaires. Mais, au regret de beaucoup, ce projet ne se réalise pas en raison de sa mort prématurée d'une crise cardiaque à l'âge de 50 ans. Décédé en mars 1947, il ne vivra pas l'indépendance de l'Inde en août de la même année.

Dans un domaine tout autre que politique, Meghani partage sans doute le même secret que Gandhi : se rapprocher du cœur du peuple. Une fois librement accepté le devoir de révéler au Kathiawad les trésors enfouis dans ses propres traditions, il ne regarde plus jamais en arrière. En tant que journaliste, il aborde tous les sujets brûlants de la société de son époque, en tant que personnalité littéraire il sauve de l'oubli maints souvenirs de son pays. Dans un cas comme dans l'autre, il cultive une proximité avec le peuple dont peu sont capables. Il fréquente notamment des personnes de toute caste, y compris des intouchables. Cette fidélité à un devoir lui confère une force de caractère et une noblesse de cœur qui le met à l'abri de toute tentation d'aisance matérielle offerte par des princes ou d'autres dignitaires du Kathiawad. Sa place dans la littérature du Gujarât est unique par cet amour de la littérature populaire par opposition à la littérature savante, dite des « Pandits ». Se consacrer à une seule région n'est pas une limitation. Au contraire, il est reconnu par ses pairs comme l'un des grands écrivains du Gujarât et reçoit plusieurs prix littéraires prestigieux. Il est souvent comparé à Thomas Hardy qui s'est dévoué au Wessex ou encore aux frères Grimm, collectionneurs des contes populaires allemands.

Je termine par l'un de ses poèmes mélodieux connu de tout écolier du Gujarât : « **Le suc du safran** », couleur des plus heureux auspices, mais aussi couleur de la renonciation (traduction libre, l'original alterne des vers de 13 et de 7 pieds) :

Me reposant, me reposant sur le sein maternel
J'ai bu le suc du safran ;
À la nuit noire où les collines rugissent de colère
Je me suis oint du suc du safran.
Du henné qui orne les pieds de ma bien-aimée
J'ai embrassé le suc du safran ;
Ruisselant du chant enivrant des dévots
J'ai goûté le suc du safran ;
Ô mon roi, je suis marqué du suc du safran
Je suis marqué du suc du safran.

Traits particuliers de « *Fiançailles* »

Le roman est marqué par plusieurs traits caractéristiques des œuvres de Meghani :

- Interpénétration de l'hindouisme et du jaïnisme, surtout en milieu rural du début du 20e siècle.
- Sentiment de caste chez les jaïns qui ne les connaissent pas en principe. Rôle prépondérant du conseil des aînés.
- Portraits remarquables de femmes. Bhabhu – comme Bhadra dans « Tulsi Kyaro » – sont parmi les portraits les plus réussis de femmes dans le roman gujarâtî. Tout en restant ancré dans la tradition, peut-être précisément pour cette raison, elles réussissent à braver les interdits sociaux. Leur psychologie profonde n'est pas développée. L'intention de Meghani est de décrire un environnement social qui hésite entre modernité (valeur de la personne par rapport aux valeurs du groupe) et tradition.
- Description d'entraide communautaire dans la personne de Khushal. Ces réseaux d'entraide se créent avec l'émigration accélérée du milieu rural vers les villes, vers Bombay notamment. Mes propres parents ont vécu cette émigration.
- Malgré une résidence urbaine, les liens avec « le pays » restent essentiels. On y retourne régulièrement pour se ressourcer.
- Le respect, voire la tendresse de Meghani pour les « hors caste » et les demi castes se dévoile dans le personnage de l'infirmière Leena (anglo-indienne). Malgré son caractère un peu « farfelu », son portrait est marqué par la sympathie.

Quelques traits de « *Sorath, voici ton histoire, telle le cours d'un fleuve* » :

- En cours de traduction, ce roman est beaucoup plus complexe que « Fiançailles ». Il se déroule sur le plan politique et décrit le Sorath du début du 20e siècle et surtout durant la première guerre mondiale.
- Il n'y a pas de héros à proprement parler. Pinaki, le petit-fils d'un commandant d'un poste de police, joue un peu ce rôle. Meghani y met les souvenirs de son enfance comme fils d'un policier dans des postes isolés et dangereux.

- Le comportement et les lubies des petits princes, rajahs ou maharajahs, sont décrits avec finesse, ainsi que ceux des Anglais. Comme dans « Fiançailles », il n'est pas dans l'intention de l'auteur d'entrer dans la psychologie des personnages, mais de décrire un environnement social.
- Plusieurs intrigues s'entrecroisent, des personnages paraissent, puis disparaissent. Le « petit peuple » des paysans joue un grand rôle avec des parlers locaux savoureux qui montrent la maîtrise de Meghani dans ce domaine.
- Le roman est dominé par les hommes, mais une femme remarquable émerge dans un récit secondaire important : concubine d'un grand propriétaire Bania, elle se met hors-la-loi quand son compagnon est pendu pour meurtre. Toute l'histoire des hors-la-loi de Sorath est condensée dans le portrait de cette femme.
- Fidèle à la critique sociale, Meghani fait Pinaki épouser Pushpa, violée par un prince local, et enceinte de lui. Le couple trouvera refuge chez un autre paysan Bania, à caractère fort et tranché.

Les difficultés de traduction

Toute traduction est de l'ordre d'une transmission d'une culture à une autre. Et quand il s'agit de deux cultures très différentes, cette transmission devient un renouvellement, une nouvelle construction, ou nouvelle création, si vous voulez. Le texte gujarâtî s'insère dans une histoire et puisque la culture française ignore cette histoire, le texte paraît très étrange à prime abord.

Le professeur Marguerite Harl, spécialiste du grec post-classique à l'université Paris-Sorbonne a écrit récemment à propos de sa traduction de la Bible grec (la Septante) en français : « *Trans-mettre est un travail d'équilibriste qui exige une éthique de l'interprétation et de la traduction. L'honnêteté intellectuelle veut que le sens du texte soit recherché avec le souci de saisir l'intention de l'auteur, en prenant au sérieux ce qui est dit.* » (« Les conférences de Carême 2005 », rapportées dans le journal *La Croix* du samedi 26/dimanche 27 février 2005).

À la difficulté de ne jamais abandonner cette éthique de base, s'ajoutent les difficultés techniques à proprement parler : les systèmes de syntaxe ne sont pas les mêmes, ni le sens des mots qu'on emploie. Les métaphores ne « parlent » pas en français. On se trouve entre deux contradictions : comment respecter le plus possible le texte original et comment, en même temps, le rendre compréhensible au Français contemporain ? La tâche devient encore plus ingrate quand le Gujarât que raconte M. Meghani n'est déjà plus le Gujarât d'aujourd'hui.

Personnellement, j'ai essayé d'éviter trop de notes de bas de page ; il y en a quand même un certain nombre que l'éditeur a regroupées à la fin du livre. Mais il ne faut pas oublier qu'il s'agit avant tout d'un roman et non pas d'un ouvrage savant. Le lecteur peut se fatiguer de trop d'explications. Quelques fois, il vaut mieux laisser les choses dans l'ombre, laisser planer le doute ou le mystère.

Quelques exemples de difficultés pratiques

Ces exemples sont donnés à titre indicatif. Ils sont loin d'être exhaustifs.

- Les termes désignant les relations parenté sont extrêmement précis en gujarâtî et distinguent soigneusement les côtés maternel et paternel. Les termes sont différents selon que l'on s'adresse a une personne présente ou qu'on s'y réfère en adresse indirecte (à la troisième personne). Ainsi par exemple, où le français ne connaît que « belle-sœur, le gujarâtî dira « Bhabhi », « Bhabhiji », « Nanand » ou « Derani ». Il est bien sûr impossible d'inventer un vocabulaire de parenté équivalent en français.

- Le gujarâtî emploie de nombreux suffixes de politesse : « ji », « bhai », « bên », « bapu ou bapuji », « ma ou ba », « Mabap » et ainsi de suite. D'autres suffixes de politesse viennent de l'ourdou ou de l'anglais déformé : « Meherbân », « Saab », « Memsaab », « Hukamdar », « Sardar », etc. Le titre de politesse peut changer pour la même personne en cours de route. Sauf pour des statuts et fonctions précis (« Votre Altesse », par exemple), le français ne connaît couramment que « Monsieur » ou « Madame ». On y perd toute une saveur de l'art de la politesse sociale.
- Ce qu'on peut appeler d'une manière générique les « Arérati » en gujarâtî (« Aré, Aréré, Aré Bâp, Aré Ma, Aré mara Bâp, Aré mari ma, etc. ») ne peuvent qu'être faiblement rendus en français par un « Bon dieu » ou « Boudou » (si l'on veut imiter le parler du sud-ouest !). Les jurons français ne me semblent pas appropriés.
- La forme passive ou agentielle est très courante. Quelques exemples simples :
  « Une lumière se fit voir » au lieu de « Une lumière apparut ».
  « L'ordre fut donné » au lieu de « On donna l'ordre ».
  Il s'agit d'ici d'exemples simples, mais d'autres cas sont plus complexes. Une traduction française trop littérale rendrait les phrases lourdes et surchargées de « on ».

Dans la pratique, c'est ma fille aînée qui a un D.E.S.S. de traduction littéraire en anglais – français qui m'a mis sur la bonne piste. Une camarade de sa promotion qui ignore totalement le gujarâtî s'est montrée prête à relire ma traduction d'un point de vue strictement français. Je pouvais donc me permettre, dans des passages difficiles, de faire presque du « mot à mot à l'état brut ». Elle me proposait ensuite plusieurs façons de transcrire ces phrases en un français recevable, tout en me laissant libre de choisir celle respectant l'original au plus près. « Fiançailles » est donc un ouvrage à deux mains. « Sorath … » est encore plus difficile à traduire à cause des nombreux parlers locaux (faut-il les rendre en patois français ?) et de l'utilisation fréquente de duhas. Il faut que je trouve un style poétique français adapté à rendre la « couleur » de ces duhas. Les caractères du roman sont souvent rudes et pourraient même paraître archaïques, si je ne réussis pas à trouver un langage qui, justement, « re-transmet », c'est-à-dire qui rende compréhensible cette époque révolue.

En plus de cette traduction, je me suis lancé dans ma propre création romanesque. Depuis ma retraite, nous passons trois mois chaque année auprès des adivasis du district de Sabarkanatha. Je suis fasciné par l'histoire de ce peuple, mélange de Rajputs et de Bhils, mais considéré comme des basses castes hindoues, des dalits. Les difficultés de re-transmission d'une culture « étrange » demeurent, bien qu'il s'agisse d'une création propre.

Les difficultés pour trouver un éditeur

Je les ai éprouvées durement avec « Fiançailles ». Une fois la traduction achevée, la plupart des éditeurs a refusé le manuscrit : « auteur inconnu, ça date, etc. » étaient leurs commentaires les plus fréquents quand ils se donnaient la peine de se justifier. Le plus souvent, après des semaines d'attente, où l'ouvrage passait devant le comité des lecteurs, je ne recevais qu'une simple formule administrative du genre : « très intéressant, mais nous regrettons … ».

Maintenant, avec un roman déjà traduit, j'ai un peu plus d'espoir. Ma fille m'a aussi appris une deuxième technique : ne traduire que quelques chapitres et les envoyer en échantillon pour obtenir un contrat de traduction au préalable. C'est ainsi que « Sorath… » est entre les mains de plusieurs éditeurs.

Moïz Rasiwala
Toulouse, le 21 mars 2005.